

Avant-propos

« Aujourd’hui, remarque Jean-Pierre Bertrand¹, il est presque “ringard” de recourir à la notion d’idéologie dans la lecture des faits littéraires ». De fait, il semblerait que les études littéraires ont renoncé, depuis la fin du XX^e siècle, à explorer les textes à partir de « ces carrefours entre l’implicite et l’explicite » que Philippe Hamon² appelait « points idéologiques » où « la doxa agit sans se montrer, et ce d’autant plus efficacement qu’elle ne s’avoue jamais³. » Pierre Macherey, qui s’était attaché dans les années 1960 aux œuvres littéraires comme lieux où s’énonce de l’idéologie, rappelle également en 2008 que « l’usage de ce concept doit être soumis à une discussion attentive et serrée ». Il conclut néanmoins son étude sur la mise en avant d’une forme d’intérêt complexe de la notion : « sans elle, la dimension sociale de la pensée serait sans doute demeurée inaperçue. C’est pourquoi cela a un sens de revenir encore et encore sur cette notion, ne serait-ce que pour en mesurer les équivoques⁴ ».

Ce retour nécessaire sur la question de l’idéologie, nous avons voulu l’accomplir en explorant un champ littéraire par nature équivoque, historiquement pris entre formatage et création : le roman pour la jeunesse. En effet, cette littérature adressée n’échappe pas au contexte

1 Jean-Pierre Bertrand, « Haro sur l’idéologie », in *Contextes* n° 2, février 2007. En ligne sur le site. <http://contextes.revues.org>

2 Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, P.U.F., « Quadrige », 1984.

3 Jean-Pierre Bertrand, *op. cit.*

4 Pierre Macherey, « Idéologie : le mot, l’idée, la chose », *Methodos* [En ligne], 3, 2008, consulté le 26 octobre 2012. URL : <http://methods.revues.org/1843> ; DOI : 10.4000/methodos.1843

politique et social de sa production, au risque de se faire parfois « littérature concertante⁵ », dans une « stratégie d'accompagnement des questions du jour⁶ ». Si le projet s'attache spécifiquement à un genre, nous avons aussi souhaité l'ancrer dans une période où se manifestent les tendances les plus nouvelles : le début du XXI^e siècle, peu étudié pour l'instant. C'est dans ce cadre que le présent ouvrage rassemble des textes qui se proposent de questionner le roman pour la jeunesse tel qu'il s'écrit aujourd'hui : fait-il entendre sa voix, sur quels sujets et comment ?

Cette question tripartite n'est pas neuve. Les chercheurs en littérature de jeunesse savent que « le texte possède un impensé⁷ » et la spécificité d'une littérature *pour* jeunes lecteurs qui, dès son origine, revendique une finalité éducative a toujours conduit la critique à interroger de front le *pathos* et l'*ethos* de ses productions. Cette double lecture s'impose d'autant plus que certains écrivains et éditeurs prennent aujourd'hui du champ par rapport à la loi de juillet 1949 régissant les publications pour la jeunesse, loi elle-même fruit d'une idéologie qui unit en son temps catholiques et communistes pour bouter hors de France les super-héros des magazines américains. Selon le credo de bon nombre d'auteurs, il s'agit de montrer aux jeunes le monde et les hommes tels qu'ils sont, sans concessions. Aussi peut-on considérer le roman pour la jeunesse comme porteur d'idéologies irréductibles à l'ignorance supposée du jeune lecteur⁸.

Le siècle étant encore jeune, il est bon de regarder un peu en arrière à partir de l'étude diachronique du lien entre idéologie et littérature de jeunesse que mène Francis Marcoin dans le préambule. Aussi convoquons-nous ici à nouveau la voix de Pierre Macherey :

L'idéologie est apparue, ou du moins a commencé à être ciblée comme telle du seul fait d'être nommée, au moment où l'école publique, placée sous la surveillance directe de la communauté et de ses appareils,

5 Dominique Viart et Bruno Vercier, *La littérature au présent*, Paris, Bordas, 2008, p. 9.

6 Francis Marcoin, « Critiquer la littérature de jeunesse : pistes pour un bilan et des perspectives », *Le français aujourd'hui*, 005/2, n° 159, p. 24.

7 Benoît Denis, « Ironie et idéologie », in *Contextes* n°2, *op. cit.*

8 De nombreux travaux récents vont dans ce sens : en 2008, Kodjo Attikpoé (dir.), *L'inscription du social dans le roman contemporain pour la jeunesse*, Paris, l'Harmattan ; en 2009, Britta Benert et Philippe Clermont (dir.), *Contre l'innocence. Esthétique de l'engagement en littérature de jeunesse*, Frankfurt am Main, Peter Lang ; en juin 2013, Ch. Chelebourg et F. Marcoin, *Littérature et culture de jeunesse : La configuration des mœurs*, Colloque de Cerisy, 19-26 juin.

s'est substituée à l'église en vue d'assurer, par le moyen de spécialistes formés à cette intention, un gouvernement des esprits⁹.

La conjonction entre idéologie, instruction publique et éducation est au cœur de nombreux enjeux de la littérature de jeunesse, car depuis que l'on parle de littérature, ou de librairie pour la jeunesse, l'auteur, l'éditeur, le médiateur ont toujours cherché à l'encadrer à des fins éducatives. Que l'on songe au rôle des contes dans l'édification du jeune lecteur mais aussi au traitement imposé aux œuvres patrimoniales par les imagiers, par les adaptateurs, ou par les traducteurs qui tendent aujourd'hui encore à infléchir les textes dans le sens des « bonnes valeurs¹⁰ ». Qu'elle reflète ou impose la pensée dominante, qu'elle avance plus ou moins masquée sous la houlette d'un groupe de pression religieux ou politique, la littérature de jeunesse se charge depuis l'origine de transmettre, sous couvert de fictions divertissantes, un *vademecum* de bonne conduite en cédant à la tentation la plus répandue, celle de fournir aux enfants un « prêt-à-penser¹¹ ».

Le phénomène se manifeste ouvertement pendant les périodes historiques les plus sombres, où les ouvrages publiés affichent sans nuances leur orientation idéologique, qu'elle soit nationaliste ou colonialiste, comme l'attestent les publications les plus bellicistes publiées par exemple lors de la première Guerre Mondiale¹². Mais, même si le discours n'est pas aussi patent, il est aisé de le repérer dans les romans du XIX^e siècle qui véhiculent les codes d'une société bourgeoise et patriarcale, codes qu'on sera tenté d'interpréter aujourd'hui à l'aune de nos propres représentations, au risque de l'anachronisme comme nous en prévient Francis Marcoin lorsqu'il examine le cas exemplaire de la comtesse de Ségur : « Toute fiction s'avance comme la proposition d'un monde dont elle n'explique pas l'ensemble des ressorts, et qu'il faut interpréter par rapport à une réalité interne¹³. »

9 Pierre Macherey, « Idéologie : le mot, l'idée, la chose », *Methodos* [En ligne], 3 | 2008. Consultable sur <http://methodos.revues.org>.

10 Jean Perrot, *Du jeu, des enfants et des livres à l'heure de la mondialisation*, Paris, Éditions du Cercle de la librairie, 2011, p. 59.

11 Isabelle Nières-Chevrel, *Introduction à la littérature de jeunesse*, Paris, Didier Jeunesse, p. 11.

12 Tel le petit roman de Pierre Gallien Oscar et Rosalie, mémoires d'un fusil et d'une baïonnette, (Larousse, « Les livres roses pour la jeunesse », 1915) où les deux personnages relatent leur lutte au service de la patrie contre ceux qu'ils appellent les « Boches »).

13 Francis Marcoin, *La comtesse de Ségur ou le bonheur immobile*, Artois Presse université, 1999, p. 195.

Il est vrai que, vue depuis l'arène des *Hunger Games*¹⁴ et entre deux combats contre Voldemort, l'œuvre de Sophie de Ségur pourrait passer pour un catéchisme édifiant et le pauvre Blaise d'hier pour un petit pleurnichard qui ne connaît pas sa chance. Aujourd'hui l'heure est au réalisme trash : on devient orphelin parce que maman meurt d'overdose et, sous le couvercle de la fiction, les secrets de famille sont nauséabonds à vous rendre muets. À chaque époque, l'idéologie nous tend un miroir et nous parle de nous-mêmes parce que si l'on adhère au discours de Paul Aron, elle questionne le « rôle des représentations et des idées d'un groupe social¹⁵ ». On le voit, on ne saurait parler des rapports de la littérature avec l'idéologie sans parler des rapports et de l'idéologie et de la littérature avec la société¹⁶.

La tâche est d'autant plus complexe que l'idéologie est une notion « labile et fourbe » selon Bruno Blanckeman, l'un des deux contributeurs qui ouvrent ce recueil. Pour ce spécialiste du roman contemporain qui interroge la possibilité du singulier dans les termes qui composent le titre de cet ouvrage, il est *des* idéologies, à embrasser comme des « systèmes fixes de valeurs ordonnancées » et le roman est devenu un genre pluriel, un « archi-genre » dont la théorie et la critique littéraire ont montré qu'il est la forme littéraire la plus répandue, la plus souple, qui orchestre une polyphonie de discours aux origines sociales diverses et s'accommode de toutes les hybridités.

Dont acte dans l'organisation de cet ouvrage où les points de vue sont croisés à partir de problématiques qui tentent de les rassembler. L'idéologie est-elle propre à certains genres littéraires et comment le genre, au sens où l'entendent les *gender studies*, est-il traité par le roman pour la jeunesse ? Les idéologies dans l'œuvre témoignent-elles d'un engagement politique des écrivains où sont-elles plutôt à l'œuvre pour éveiller et nourrir un engagement des jeunes lecteurs auxquels elles s'adressent ? Enfin, en réponse à l'injonction de Michel Picard — « Qui lit quoi, où, comment, avec quel effet ? Il ne s'agit pas de revenir au quantitatif d'une sociologie positiviste de la culture, mais d'écarter, obstinément, la référence mystificatrice du lecteur-type, homolector, et d'envisager le seul problème vraiment sérieux concernant la

14 Suzanne Collins, *The Hunger Games*, New York, Scholastic Press, 3 vol., 2008-2010.

15 Paul Aron, « L'Idéologie », *Contextes* n° 2, février 2007, En ligne sur le site <http://contextes.revues.org>.

16 Voir l'article de Naïm Kattan, « Littérature et idéologie », *Études littéraires*, vol. 6, n° 3, 1973, p. 339-344. En ligne sur le site <http://id.erudit.org>

littérature, celui de sa fonction¹⁷ » —, la portée idéologique du roman pour la jeunesse est examinée dans les jeux qu'elle organise dans et avec la fiction et comme ombre portée sur son enseignement.

Les titres binaires choisis pour surplomber les différents chapitres montrent bien que la notion d'idéologie s'appréhende en tension. Engagement ou impensé, posture militante ou regard distancié, c'est dans l'entre-deux et par l'oblique que les textes du présent volume l'abordent mais, entre « réalité sociale et fantasme collectif¹⁸ », un lieu les réunit et les articule entre eux : le concept de « crise¹⁹ ». Il soutient toutes les thèses avancées et, paradoxalement, c'est la diffraction des thématiques, leur rayonnement divergent à partir d'une notion aussi explosive qui en assure l'unité et lui donne sa cohérence.

Si la famille idéale a fait long feu au prisme de ce roman-miroir qui, dans le champ de la littérature de jeunesse, s'est donné mission de regarder le monde bien en face, la première partie montre que la question familiale fait retour et polémique, malmenée comme naguère quand elle offrait un inépuisable fonds romanesque à de nombreux écrivains²⁰. Dans une France violemment divisée par le « mariage pour tous » s'établit un « roman du divorce » — on appréciera l'ironie —, véritable kaléidoscope de modes de vie différents propices à un message de tolérance et de respect. À côté des histoires de familles décomposées puis recomposées avec plus ou moins de bonheur existent les récits des familles imposées à des enfants que leurs parents malmènent et finalement abandonnent. Le registre du *pathos* assombrit la portée politique de ces romans familiaux où se jouent « les difficultés d'une société malmenée par les soubresauts économiques d'un monde en profond renouvellement²¹ ». Mais comment dire sa souffrance quand on est un enfant ou un adolescent ? Une langue s'invente dans certains romans pour libérer les émotions. Cet « autre-dire²² » dans la fiction révèle en sous-main sa dimension métalittéraire : la littérature est seule capable d'inventer une langue pour exprimer ce que le langage ordinaire est impuissant à communiquer.

17 Michel Picard, « Le trésor de Nemo : l'île Mystérieuse et l'idéologie. » In, *Littérature*, N° 16, 1974. p. 88-101 [En ligne]. Consultable sur <http://www.persee.fr/web/revues>.

18 B. Blanckeman, *infra*.

19 *Ibid.*

20 On pense à Gide, mais aussi à Roger-Martin du Gard, Thomas Mann...

21 Voir *infra* l'article de Christa Delahaye.

22 C'est l'objet du texte de Marine Grosbois et Marie-José Fourtanier.

Croyance partagée par les éditions Alice-Jeunesse²³ qui dédie toute une collection, « Quarto », au roman-miroir. Démarche engagée, voire militante *a priori* mais qui finalement rassemble des textes autour de valeurs consensuelles où s'imposent le tandem incontournable dans tous les messages adressés à la jeunesse aujourd'hui : altruisme et tolérance. Dans la collection, les œuvres qui parlent de famille sont nombreuses mais tendent à renverser la démarche des romans qui la peignent en noir, écho au cri gidien : « Famille je vous hais ! » La nostalgie serait plutôt à l'ordre du jour dans ces textes à vocation pédagogique qui prônent le retour à la famille comme nid, cocon où se soignent les âmes et les cœurs abîmés. À cette pudeur que l'on pourrait aussi taxer de frilosité, le Royaume Uni, pays où la critique sociale est une tradition, répond par le roman sans concession de Melvin Burgess. L'écrivain dont chaque titre suscite la controverse s'engage et dénonce, en héritier de Dickens, une société pervertie dont l'enfance est la victime. *Nicholas Dane* est la réécriture d'*Oliver Twist*, son adaptation dans une Angleterre du XXI^e siècle qui se révèle pire que celle dépeinte deux siècles plus tôt ; mais c'est aussi un roman qui assume pleinement sa portée idéologique et, selon Virginie Douglas, « manifeste une intentionnalité très forte » du récit pour la jeunesse. Roman-miroir, donc, au réalisme le plus cru qui ne désespère jamais et garantit ainsi l'authenticité du message critique qu'il entend apporter : comment se construire, quand on est jeune, dans un monde où les adultes n'ont que l'horreur à vous offrir en partage ?

De l'autre côté du roman-miroir, en *fantasy*, existent des mondes parallèles où l'idéologie peut côtoyer l'enchantement des créations de l'imaginaire. Pour autant, la charge critique ne s'y trouve pas affaiblie par les coups de baguette magique ou l'apparition de créatures chimériques. En effet, même si elle est enchantée, la plume de Rita Skeeter, journaliste indélicate du cycle *Harry Potter*, ne symbolise pas moins le poids de la presse à scandales qui, Outre-Manche, ruine les carrières, fait et défait les réputations²⁴. Soumise à une idéologie dominante, manipulatrice, la presse apparaît comme l'enjeu du pouvoir quand elle n'en fait pas le jeu. Une réflexion qui apparaît d'autant plus nécessaire à destination de la jeunesse que la liberté d'expression est bafouée dans de nombreux pays et menacée là où elle est un droit historiquement acquis : l'attentat contre le journal *Charlie Hebdo* en janvier 2015 en a fait la tragique démonstration. Du monde de l'autre

23 Voir le texte de Sylvie Dardaillon.

24 C'est le propos de Marie-France Burgain.

côté, il est plus facile de regarder les travers de notre monde mais il est possible aussi de lui proposer des modèles alternatifs, où les grandes questions écologiques, scientifiques, économiques peuvent trouver une réponse. Cet altermondialisme pensé pour les jeunes lecteurs renoue avec le merveilleux des contes grâce à son bestiaire fabuleux, telles ces « Mulefas » écologistes inventées par Philip Pullman dans sa trilogie *A la croisée des mondes*²⁵. Cette foi à repenser le monde en devenir dans l'énergie d'une jeunesse qui « crache le feu », Isabelle Casta la trouve tout entière dans le grand retour du dragon en *fantasy*. Mais, plutôt qu'en monstres porteurs du feu qui dévaste, ces créatures fabuleuses et universelles sont à apprivoiser pour leur sagesse, pour l'équilibre qu'elles enseignent entre puissance et retenue, pour leur capacité à transformer « leur don mortifère en source d'énergie créatrice²⁶. »

Dans le roman-miroir comme dans la *fantasy*, dans le reflet de notre monde comme dans les univers inventés quel sort est réservé aux rôles sexués ? En ce début de siècle post-féministe trois auteurs ont cherché dans le roman pour la jeunesse les représentations du féminin. Constat mitigé pour Daniela Di Cecco. Elle pointe l'obsession de la beauté physique comme matériau de nombreux scénarios fictionnels qui entendent par-là dénoncer le retour de la femme-objet soumise aux impératifs esthétiques, culturels et sociaux que deux vagues successives de féminisme, selon toute apparence, n'ont pas encore balayés. L'heure semble à la réconciliation du féminin avec le féminisme. Du coup, le regard rétrospectif porté par Anne-Isabelle François sur le célèbre cycle de *Narnia*, nous permet de le relire à l'aune d'une idéologie paternaliste, conservatrice et pétrie de religion. Le personnage de Susan, fillette idéale, y est condamné parce que irrémédiablement voué à devenir femme. Pas de rouge à lèvres ni de bas nylon au royaume du lion Aslan, incarnation d'un dieu oppresseur qui interdit et condamne. On sait que la célèbre trilogie de Philip Pullman, *A la croisée des mondes*, a été écrite en réaction contre *Narnia*. Peut-être faut-il aussi penser Hermione Granger, héroïne féminine du cycle *Harry Potter* comme une anti-Susan. En tout cas, c'est à quoi nous invitent Mireille Baurens et Vincent Massart qui voient dans le personnage une approche pacifiée, dans l'air du temps mais sans naïveté, du clivage des genres masculins et féminins. Ni complémentaires, ni rivaux mais alter ego « les deux personnages sont égaux dans leur possibilité de choisir » leur destin.

25 Voir le texte d'Isabelle Olivier.

26 Voir le texte d'Isabelle Casta.

La dimension idéologique des romans pour la jeunesse prend une couleur plus politique dans les deux domaines de la dystopie et des fictions postcoloniales qui se placent sous la bannière d'une littérature engagée.

Aux côtés du roman-miroir et de la *fantasy*, la dystopie s'impose aujourd'hui comme sous-genre majeur du roman, bien au-delà des livres de jeunesse : dans le roman de Michel Houellebecq, *Soumission*²⁷, la France élit, en 2022, un président de la république musulman, un religieux modéré comme rempart contre les partis extrémistes. Tout en s'efforçant de maintenir une ligne moins désenchantée, les romans pour adolescents interrogent à leur tour le monde contemporain à l'aune des hypothèses soulevées par les évolutions sociétales, politiques et scientifiques. Aussi s'inscrivent-ils toujours dans le sillage des contre-utopies qui ont alerté les consciences au XX^e siècle, mais une telle mission, qui ressortit à l'ambition éducative de toute littérature de jeunesse, ne manque pas de mettre au jour certains paradoxes. Laurent Bazin rappelle à quel point la science – qu'il s'agisse de climatologie, des sciences du vivant ou de cybernétique – se trouve au cœur de l'univers dystopique, où sont mises en exergue ses potentialités aussi démesurées que catastrophiques. Selon lui, l'antagonisme entre deux personnages types – le savant, en posture d'ennemi, et le jeune héros auquel le lecteur est invité à s'identifier – détourne l'intention auctoriale car l'« effet-lecteur » conduit à valoriser l'instinct, la pulsion, face à la science. Plébiscitée sur les réseaux sociaux par les lecteurs adolescents, une telle option idéologique conduit ces derniers à rejeter non seulement une science sans conscience, mais la science tout court, en somme le domaine du savoir et de la raison. De son côté, Esther Laso y Léon démonte les rouages des régimes totalitaires mis en évidence par Hannah Arendt et antérieurement illustrés par les œuvres de Huxley et d'Orwell, auxquelles un roman pour la jeunesse comme *Felicidad*, par exemple, fait allégeance dès son titre. Concentration du pouvoir, pouvoir anonyme, propagande, surveillance permanente, conditionnement dès l'enfance, émotions bannies et bonheur artificiel obligatoire, ce monde sans échappatoire dans lequel la science se soumet au politique, et le politique à l'économique, démarque le nôtre pour inciter le jeune lecteur à une prise de conscience. Ici encore l'entreprise s'avère paradoxale car les messages d'espoir délivrés lors des dénouements se teintent d'ambiguïté et restent modestes lorsqu'il est question « de remettre l'histoire en marche, de débarrasser ce monde

27 Michel Houellebecq, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015.

de ses convictions et de le ramener à un minimum d'incertitudes ». Devant l'évolution des politiques éditoriales, Eléonore Hamaide note un changement en faveur de la fiction pour éveiller l'esprit critique des jeunes lecteurs face aux pages les plus noires de l'histoire, celles des génocides. Si jusqu'à la fin du xx^e siècle, l'édition pour la jeunesse privilégiait le documentaire et l'autobiographie romancée pour aborder ce sujet, on observe qu'il est désormais investi par le roman. La littérature pour la jeunesse suit en cela l'évolution de la littérature générale qui étudie la manière dont la littérature, en l'espèce le roman, permet de penser l'histoire, et surtout la Shoah²⁸. Les dystopies pour la jeunesse décrivent au premier chef l'impact des politiques génocidaires sur la famille et sur la culture. Elles tiennent du roman d'apprentissage lorsqu'elles peignent la résistance des jeunes protagonistes confrontés à l'oppression et elles valorisent les biens culturels, en écho au roman emblématique de Bradbury, *Fahrenheit 451*. Leur charge pessimiste se voit ainsi contrebalancée par la foi réaffirmée dans nombre de valeurs humaines et humanistes, l'amour et l'amitié, la culture et l'art. Est à verser au crédit de cet objectif éminemment éducatif la multiplication des collections de dystopies destinées à répondre à l'engouement du lectorat adolescent. Ce genre romanesque est abordé par Cyrielle Lebourg-Thieullent sous un angle particulier, celui de la notion d'ethnicité, définie par l'ethnopsychanalyste Georges Devereux comme construction dissociative destinée à distinguer des groupes entre lesquels s'institue une relation de domination. Tel était bien, en 1963, le sujet du roman de Pierre Boulle, *La Planète des singes*. Cette notion n'est abordée que dans les marges de certains cycles romanesques à succès, mais on ne s'étonnera pas qu'ils proviennent tous des États-Unis, pays du *melting-pot* dans lequel les discriminations liées à la couleur de peau sont loin d'avoir disparu. Il s'agit d'interroger la construction de l'image de l'autre, les notions liées à l'identité et à l'altérité – culte de la beauté, xénophobie, communautarisme – toutes questions auxquelles les auteurs apportent des réponses plus ou moins lisibles. On peut en suivre la répercussion lors de l'exploitation des œuvres dans la sphère médiatique, à travers telles réactions de surprise, voire d'indignation, de la part de spectateurs confrontés à l'adaptation cinématographique des *Hunger Games*, lorsque l'image montre ce qui n'avait pas toujours été compris lors de la lecture : que le personnage de la jeune Rue a la peau noire.

28 Voir l'essai d'Emmanuel Bouju, *La transcription de l'histoire. Essai sur le roman européen au XX^e siècle*, Rennes, PUR, « Interférences », 2006.

Les romans qui mettent en fiction les suites du colonialisme construisent à leur tour des univers imaginaires, mais contrairement aux romans dystopiques qui se projettent dans un futur plus ou moins proche, le plus souvent post-apocalyptique, ils fondent leur critique sur une relecture de l'histoire. Trois articles mettent ainsi en perspective les conséquences de la situation coloniale dans un corpus de romans liés à l'Algérie, à l'Afrique et au Québec. Les événements sont interrogés à travers les choix génériques, narratifs et énonciatifs d'une « littérature de sensibilisation », qui vise la participation du jeune lecteur. En se penchant sur la littérature migrante, Anne Schneider note le même phénomène que celui qui a caractérisé le traitement de la Shoah au fil des décennies : après la prépondérance du documentaire et de l'autobiographie pour apporter un témoignage sur la guerre d'Algérie, ce sont les écritures fictionnelles (roman et album) qui dominent dans le champ du livre de jeunesse contemporain. Le recul temporel, l'éclairage apporté par l'histoire sur les épisodes les plus sombres, des deux côtés de la Méditerranée, autorisent une démarche littéraire plus distanciée, qui intrique parfois les moyens du roman historique et ceux du roman policier. La quête des personnages se place au service d'enjeux complexes et l'anamnèse joue le premier rôle pour donner accès à un passé douloureux et enfoui. Par-delà les idéologies de la « nostalgéria²⁹ » et de la repentance, les romans contemporains s'inscrivent dans une dynamique de « reliance³⁰ » pour aider à entendre le discours historique et pour éduquer les nouvelles générations de lecteurs. Pour sa part, Elodie Malanda s'intéresse à des romans d'aventures situés sur le continent africain, ce qui la conduit à considérer l'évolution de ce sous-genre romanesque. Les romans traditionnels, étudiés par Mathieu Letourneux, ont fait florès à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e, à l'époque même de la colonisation, dont ils reflétaient l'idéologie fondée sur le clivage entre « civilisation » et « sauvagerie », partant la supériorité de l'homme blanc, à travers nombre de personnages types et de figures imposées. Tout en reprenant certains de leurs invariants, les romans d'aventures contemporains tentent de se démarquer des romans colonialistes en portant haut le flambeau des valeurs humanistes et écologistes, ce qui peut conduire à proposer une inversion des systèmes axiologiques, et à valoriser l'Africain au détriment de l'Européen, à l'image du

29 Le terme est proposé par Benjamin Stora à propos des écrits de pieds-noirs après la guerre d'Algérie. Voir référence dans l'article d'A. Schneider.

30 Pour Edgar Morin (*La méthode 6-Ethique*, Seuil, 2004) la « reliance » est le « fil éthique », le lien qui rattache l'homme à l'humanité.

renversement opéré par Michel Tournier réécrivant *Robinson Crusoé*. En littérature de jeunesse, il s'agit moins de faire entendre le « sanglot de l'homme blanc³¹ » que de combattre les stéréotypes et de proposer une éducation aux valeurs. Toutefois, cet affichage volontariste n'est pas sans faille. Force est de constater une certaine perversion de la ligne revendiquée : le genre même du roman d'aventures induit une héroïsation des jeunes protagonistes aventuriers (blancs) venant au secours des victimes (noires), et actualise ce faisant une dimension paternaliste et une relation hiérarchique qu'il entendait dénoncer. Les romans observés sont ainsi la proie d'une double contrainte, entre le poids des canons d'un genre littéraire et la volonté de se démarquer de l'idéologie qui en est constitutive, aussi véhiculent-ils un double discours en réfutant ouvertement un système de valeurs qui reste prégnant en sous-main. C'est au Québec, sur le continent américain, dans une autre ancienne colonie, que nous conduit Monique Noël-Gaudreault en prenant pour objet d'étude la trilogie romanesque de Michel Noël, auteur métis d'origine algonquine. L'article met en évidence le conflit de valeurs provoqué par le processus d'acculturation qui déprécie la culture du colonisé et lui impose celle du colonisateur, au prix de ce qui a pu être qualifié de « génocide culturel ». Le parcours du héros est exemplaire puisque le protagoniste narrateur « bon à rien » du premier volume devient défenseur officiel de la cause amérindienne devant les tribunaux dans le troisième. S'il s'agit avant tout d'Indiens du Canada et des valeurs prônées par leur peuple, comme le respect de la nature, la portée de ces romans se veut plus large, au service de toutes les minorités spoliées qu'il convient à la fois d'éclairer et de faire entendre.

La troisième partie de ce volume fait écho au titre d'un ouvrage publié en 1990, *A quoi pense la littérature?*³², dans lequel Pierre Macherey explorait les pensées de la littérature à partir de différentes propositions littéraires et de leurs implications philosophiques. Les trois articles réunis ici auscultent les relations complexes qui se nouent entre roman contemporain pour la jeunesse et idéologie. Ainsi, Clémentine Beauvais s'appuie sur la théorie sartrienne de l'engagement qu'elle adapte à une littérature de jeunesse engagée dont la vitalité est attestée à la fois par des maisons d'édition, des collections ou des ouvrages universitaires. L'auteure retrouve, dans cet état du champ

31 Pascal Bruckner, *Le Sanglot de l'homme blanc*, Paris, Seuil, « Histoire immédiate », 1985 (rééd. 2002, « Points »)

32 Pour une réédition récente voir Pierre Macherey, *Philosopher avec la littérature. Exercices de philosophie littéraire*, Paris : Hermann, « Fictions pensantes », 2013.

littéraire, la nécessité d'affirmer leurs positionnements idéologiques qui a pu prévaloir chez certains auteurs, au milieu du ^{xx} siècle : cette position auctoriale supposait en retour un engagement du lecteur. Se pose alors plus spécifiquement la question du lecteur enfant ou adolescent et de son statut. Clémentine Beauvais la résout en postulant que ces jeunes lecteurs sont soumis, comme les « théories du pouvoir » le soulignent, à des formes d'autorité, tout en incarnant une liberté d'action à venir que la lecture des romans engagés à destination de la jeunesse aura pu favoriser. Les deux articles suivants s'intéressent davantage aux liens complexes entre idéologie et littérature du fait de l'accent mis sur des formes d'enseignements ou de questionnements propres à la fiction romanesque. Gersende Plissonneau procède à une étude diachronique des liens entre bovarysme et idéologie : on est en effet passé d'un bovarysme pouvant faire écho au pouvoir suborneur de l'idéologie à l'idée d'une expérience marquée par des formes de confrontation à l'altérité. Puis, sont analysés quatre romans pour adolescents du ^{xxi} siècle qui donnent à lire des actualisations du bovarysme ainsi que des discours sur la lecture et autres paroles de lecteurs ayant partie liée avec l'héroïne flaubertienne et la pathologie de la lecture qu'on peut lui associer. Les romans choisis comportent d'une part des exemples de rupture avec le bovarysme et d'autre part des interrogations plus ambiguës quant à son emprise. Parmi les discours sur la lecture convoqués, on retiendra entre autres la mise en cause par Clémentine Beauvais d'une forme originelle de bovarysme au nom d'une place à réserver à l'altérité plutôt qu'à l'identification et ce y compris pour de jeunes lecteurs. Leonor Martins Coelho retient une œuvre atypique et marquante de la production lusitanienne pour la jeunesse : *Os Livros que devoram o meu pai* d'Afonso Cruz. Au fur et à mesure que l'auteure examine ce récit de l'odyssée littéraire d'un fils dont le père a disparu dans un livre, on comprend comment l'œuvre marquée par la vision du monde de l'auteur se fait productrice d'idéologie. En effet, A. Cruz donne à penser la littérature comme un bien à partager au rebours d'une production de masse marquée par un air de déjà-lu. Ce livre exemplifie aussi le phénomène de célébration de la littérature patrimoniale par les romans contemporains pour adolescents dont l'ampleur a été mise en évidence par les travaux de Gilles Béhotéguy³³.

33 Voir par exemple Gilles Béhotéguy, « Le livre et la scène de lecture dans le roman français contemporain pour la jeunesse », *Mémoires du livre/ Studies in book culture*, volume 2 n° 2, printemps 2011, [En ligne]. 2011 [Page consultée le 10/12/2014]. Disponible sur <http://www.erudit.org/revue/memoires/2011/v2/n2/1001765ar.html>

Les liens entre romans contemporains pour la jeunesse et idéologie peuvent également être abordés en termes d'enseignement de la littérature, ce qui ne laisse pas de soulever une pluralité de questions : est-il loisible de donner à lire de telles œuvres dans l'enseignement primaire et secondaire ? si oui, comment les enseignants peuvent-ils être conduits à opérer de semblables choix pour leurs classes et comment peuvent-ils élaborer des dispositifs de lecture propres à faire actualiser, interroger le/ les système(s) axiologique(s) qui fonde(nt) ces récits ?

Les listes de référence pour l'enseignement primaire donnent une première piste de réponse. Agnès Perrin s'attache à la liste pour le cycle 3 dans laquelle les romans contemporains représentent un peu moins de 20 % de l'ensemble du corpus romanesque ; ils sont envisagés à la fois du point de vue des valeurs qu'ils développent et des systèmes de valeur préexistants auxquels ils font référence : soit ils invitent le lecteur à prendre la mesure des défaillances du monde tel qu'il va, soit ils l'incitent à œuvrer à sa transformation³⁴ mais cela ne serait possible que si les récits ne présentent pas l'obstacle d'une ironie ou d'un second degré trop marqués, lesquels pourraient contrevvenir à la compréhension de jeunes lecteurs. Le travail mené par Manuel Tonolo et Évelyne Vaillaut avec de futurs professeurs des écoles fait en sorte qu'une conception plurielle de l'idéologie vienne battre en brèche une conception plus univoque et hégémonique de la notion. Pour ce faire, les étudiants de master ont fait lire à leurs élèves des romans dont l'implicite pouvait être exploré au sein de débats littéraires et philosophiques. Des récits comme *Deux graines de cacao* d'Évelyne Brisou-Pellen sont choisis dans la mesure où ils offrent à leurs lecteurs l'occasion d'une « expérience existentielle par procuration », une expérience au feuilleté complexe (la découverte des réalités de l'esclavage va de pair, dans ce roman historique, avec une douloureuse quête des origines) et non de textes trop marqués par une idéologie dominante que les élèves ne vont pas interroger. Pour ce qui est du collègue, la problématique qui est la nôtre amène à prendre en considération la place de la littérature de jeunesse dans les corpus proposés à la lecture des élèves alors même que les enseignements littéraires sont définis par les programmes de 2008 comme ayant pour but de « permettre une compréhension approfondie du monde et de soi³⁵ ». Parallèlement à la littérature patrimoniale mise

34 Cette conclusion converge avec l'analyse d'inspiration sartrienne développée par C. Beauvais.

35 Voir *BO* spécial n° 6 du 28 août 2008.

en avant par ces programmes, la *Liste de lectures pour les collégiens* publiée en 2012 et régulièrement actualisée depuis lors, sélectionne des titres pour lesquels elle donne quelques éléments de présentation. Magali Brunel explore les romans retenus pour la classe de sixième et cherche d'abord à établir, comme le fait A. Perrin pour le cycle 3, la place que cette liste ménage aux œuvres offrant une vision de la société contemporaine : 66 % des récits pourraient bien ressortir à cette catégorie. Grâce aux mots clés de la liste, sont ensuite mises en évidence les valeurs privilégiées depuis la sollicitation d'un jugement moral chez le lecteur jusqu'à la valorisation de la littérature à son intention³⁶. Enfin l'on peut se demander comment certaines rubriques de la liste comme « pertinence et intérêt » et « points particuliers » accompagnent les enseignants dans leur appréhension des enjeux idéologiques de ces récits. Deux conceptions de l'idéologie semblent ici aussi cohabiter : des ouvrages porteurs d'un message humaniste et fédérateur jouxtent le choix de lectures conduisant à une réflexion ouverte sur les complexités sociales des sociétés contemporaines. Dans le même ordre d'idées, Sylviane Ahr examine un corpus de quatre romans pour adolescents que la *Liste de lecture pour les collégiens* destine à des élèves de troisième et de seconde. Il s'agit alors d'interroger, en s'appuyant sur une réflexion nourrie par *La poétique des valeurs* de Vincent Jouve, la relation au monde fictionnel, et notamment aux personnages que le texte favorise. Il s'avère que les romans étudiés s'inscrivent en faux contre l'idéalisation de l'univers familial des personnages. De plus, trois fois sur quatre, la linéarité du récit est perturbée et l'instance narrative démultipliée, ce qui favorise une prise de distance critique chez les lecteurs. L'auteure pointe donc l'importance de la médiation d'un adulte pour ces œuvres qui amènent à questionner les valeurs fondatrices de la vie individuelle et sociale bien davantage qu'elles ne confortent leurs lecteurs par la promotion lénifiante de valeurs inhérentes à une idéologie communément admise.

Gilles Béhotéguy, Christiane Connan-Pintado et Gersende Plissonneau
ESPE d'Aquitaine, Université Bordeaux Montaigne
TELEM EA 4195, Université Bordeaux Montaigne

36 Voir l'article de L. Martins Coelho.